

Lire, écouter, voir

Un grand bijou sous son archet

En concert à Coppet ce dimanche, Estelle Revaz joue désormais sur un précieux violoncelle du XVII^e siècle. Présentation de son nouveau disque

Rocco Zacheo

Elle lui a déjà trouvé un nom et elle nous le dévoile entre deux salles d'un hôtel de la place genevoise: ce sera son «Louis XIV». Parce que l'objet en question a vu le jour et a émis ses premières notes sous le règne du Roi-Soleil. Lorsque Estelle Revaz en extrait les rondeurs de l'étui épais qui le protège, on est d'entrée conquis par la chaleur sombre de ses teintes et aussi par les morsures du temps qui, inévitablement, parsèment et marquent des portions de son corps. Élégant et multiséculaire, voilà donc un «Grancino», violoncelle distingué dont l'existence doit tout à un luthier lombard qui a fait l'histoire dans ce domaine instrumental: Giovanni Battista Grancino (1673-1730 environ).

Avec ces quatre cordes et ces portions de bois précieux assemblés à Milan, la musicienne valaisanne va écrire à coup sûr des nouvelles pages dans sa carrière, en pouvant compter désormais sur un outil de très grande qualité. «En le découvrant pour la première fois, j'ai tout de suite réalisé que j'entraîrais dans un nouveau monde, nous confie-t-elle sur un ton passionné. J'ai compris qu'il y avait là un énorme potentiel qui ne demandait qu'à être découvert et exploité.» Ce long travail d'exploration, qui permet d'entrer en osmose avec l'instrument, ne fait que débiter.

En une poignée de mois, depuis son acquisition, la musicienne a œuvré tout d'abord à une première et tout à fait cruciale domestication du nouveau compagnon. Car, par-delà ses qualités sonores, ce «Grancino» présente des traits qui

ont nécessité des adaptations de taille. «Les dimensions sont plus petites par rapport à mon violoncelle précédent, ce qui convient parfaitement aux caractéristiques de mon physique. Mais il a fallu du coup se conformer aux nouveaux écarts entre les notes sur la manche, plus petits eux aussi.» Achevé cet ajustement tout compte fait pas si chronophage, commence une autre quête, qui doit mener la musicienne à saisir les moindres traits cachés sous son archet.

Et sur ce terrain, beaucoup reste à faire. «Il me faudra peut-être dix ans pour tout découvrir.» En attendant, un nouveau paysage sonore s'est déjà affiché avec puissance dans le quotidien d'Estelle Revaz: les timbres, les couleurs, les dynamiques n'ont plus du tout les mêmes allants. «Aujourd'hui, si je fais un «forte», je ne dois plus appuyer aussi vigoureusement sur les cordes. Cela change tout, y compris dans ma manière de me tenir, dans ma façon de faire travailler les muscles abdominaux, par exemple, qui contrebalancent le poids mis sur l'archet. Il y a aussi la question de la réactivité qui est entièrement bouleversée: l'instrument répond avec une sensibilité saisissante aux vibratos.» On le devine donc, ainsi dotée, Estelle Revaz pourra déployer une musicalité et une expression qu'elle ne pouvait pas atteindre auparavant.

Des mécènes en soutien

L'enjeu de ce changement de violoncelle réside là précisément. Comme tant d'autres solistes, la Valaisanne a ressenti le besoin de donner une nouvelle dimension à son parcours, en changeant de catégorie au moment où le plafond lui a semblé trop bas. Encore fallait-il



Lumineuse

Estelle Revaz pose en compagnie de son «Grancino», violoncelle distingué dont l'existence doit tout à un luthier lombard qui a fait l'histoire dans ce domaine instrumental: Giovanni Battista Grancino (1673-1730 environ).

GEORGES CABRERA

rendre possible cette aspiration, à travers une longue chasse à l'instrument idéal. «J'ai tout de suite su qu'il me fallait un violoncelle du XVII^e siècle italien, note la musicienne. J'ai donc fait le tour des luthiers et des vendeurs potentiels s'étaient mis en liste d'attente. J'ai frappé à plusieurs portes et je me suis appuyée à convaincre mes soutiens des qualités intrinsèques de l'instrument.» À la fin, un groupe de mécènes et une fondation privée en voie de constitution acceptent de se lancer: le violoncelle est acheté et mis à disposition de la soliste pour toute la durée de sa carrière. Prix de la passion? Cela reste top-secret. Mais d'autres «Grancino» ont été mis récemment aux enchères par des sites spécialisés, à un prix de départ avoisinant le

demi-million de francs. Estelle Revaz tient donc son bijou. En s'en emparant, elle a dit adieu à son vieil instrument, conçu au début du XX^e siècle. Celui par qui tout a vraiment commencé pour elle: les études avancées, les concours, les premiers concerts.

«Fugato»
Beethoven, Brahms, Strauss, E. Revaz, F. Killian, Solo Musica



Top 5 des meilleures ventes

Livres (classement Fnac)

1. «Ghost in love»
M. Levy - Robert Laffont

2. «One-Punch Man t15»
One/Y. Murata - Kurokawa

3. «Titeuf t16: Petite poésie des saisons»
Zep - Glénat

4. «La cage dorée»
C. Läckberg - Actes Sud

5. «La vie secrète des écrivains»
G. Musso - Calmann-Lévy

CD (classement FNAC)

1. «Map of the Soul: Persona»
BTS

2. «Rammstein»
Rammstein

3. «Piano Works»
Khatia Buniatishvili

4. «A Star is Born»
BO

5. «Deux frères»
PNL



JENS KOCH

Notre sélection musique

Classique



Geoffroy Couteau est déjà l'auteur d'une intégrale très remarquée de l'œuvre pour piano seul de Johannes Brahms. Le vaillant pianiste français se lance maintenant dans l'enregistrement de toute la musique de chambre dont voici le premier volume. Pour l'immense «Quintette op. 34», il a la bonne idée de s'associer au Quatuor Hermès, livrant une version particulièrement poignante et jubilatoire de cette épopée nordique. En résidence à Renens à Kléber-Méleau, à l'invitation de Cédric Pescia, le Quatuor Hermès va devoir cravacher dans le nordique. En résidence à Renens à Kléber-Méleau, à l'invitation de Cédric Pescia, le Quatuor Hermès va devoir cravacher dans le nordique. En résidence à Renens à Kléber-Méleau, à l'invitation de Cédric Pescia, le Quatuor Hermès va devoir cravacher dans le nordique. En résidence à Renens à Kléber-Méleau, à l'invitation de Cédric Pescia, le Quatuor Hermès va devoir cravacher dans le nordique.

Brahms, «Quintette», «Klavierstücke», Geoffroy Couteau, Quatuor Hermès
La Dolce Volta

Classique



C'est le croisement du feu et des ténèbres que met en scène ici Andris Nelsons, en prolongeant un cycle qui explore l'art musical sous le joug de Staline. Captées en concert, ces symphonies déploient des paysages désolés et spectraux, qu'on retrouve dans une consistance minérale lors du long et sublime «Adagio» qui ouvre la «Sixième». Pas de pathos ici, Nelsons garde une tension froide et anxiogène. Ailleurs, un autre registre s'affiche, ardent et dévastateur, avec un premier mouvement de la «Leningrad» de toute beauté. À ce Chostakovitch de la maturité s'oppose celui, juvénile, de la «Suite» du «Roi Lear», défendu avec autant d'engagement. **rz**

D. Chostakovitch, «Symphonies N°s 6 et 7...», Boston Symphony Orchestra, A. Nelsons (dir.)
Deutsche Grammophon

Classique



Qu'aurons-nous perdu si, avec l'incendie de la cathédrale Notre-Dame de Paris, son orgue imposant, avec ses 8000 tuyaux, ses 130 jeux et ses cinq claviers, avait disparu? Le récital que livre Olivier Latry – un des trois titulaires à vie de l'instrument – donne un aperçu saisissant des qualités du grand objet perché dans les hauteurs de la nef. Entièrement consacré à Bach, l'album nous met face à un tour de force remarquable: celui de faire croiser des pièces conçues pour un instrument baroque avec un instrument symphonique du XIX^e siècle, disposant d'une caisse de résonance naturelle tout à fait majestueuse. On est donc soufflé par la puissance dégagée, mais aussi par la finesse dont fait preuve Olivier Latry. **rz**

J. S. Bach, «Bach to the Future»
O. Latry (orgue)
La Dolce Vita

Rock



Quand Alice Cooper, Joe Perry et Johnny Depp font du rock, il n'y a guère de place pour l'autotune. En 2019, ce rare privilège pour les neurones rend déjà ce premier disque des Hollywood Vampires sympathique. Du rock'n'roll, donc, hard, heavy, bluesy, cliché en diable mais finalement goûtu, en tout cas loin de l'exercice paresseux – pas seulement pour les 16 chansons encapsulées! À 71 ans, le père Cooper passe toujours aussi bien son organe au papier de verre, et on lui pardonne des paroles du tonneau de «fire in the brain, going insane». Les brisards se font plaisir, en premier lieu Johnny Depp, dont le chant juste et clair minaud sur un «People Who Died» punkisant et embrasse le «Heroes» de Bowie avec un charme tout... hollywoodien. **fb**

«Rise»
Hollywood Vampires
Phonag

Lire, écouter, voir

Pico Bogue a l'esprit de famille

Dessiné par Alexis Dormal sur des scénarios de sa mère, Dominique Roques, le petit héros vif et curieux évolue entre humour et tendresse. Interview de ses créateurs

Philippe Muri

La légende raconte que très tôt, Alexis Dormal reçut des livres d'images, qu'il barbouillait de chocolat. Au grand dam de sa mère? Pas du tout, et pour cause: c'est cette dernière qui concoctait les gâteaux! Quarante ans plus tard, Alexis, devenu barbu, met en images d'irrésistibles histoires, que des minots tartinent peut-être de chocolat. Ou pas. Sa maman, Dominique Roques, reste de la partie: c'est elle qui lui écrit ses scénarios. Inédite, cette association entre un dessinateur et sa mère a donné lieu à un bijou de BD au succès grandissant, «Pico Bogue», et à sa série dérivée, «Ana Ana».

Vif et curieux, Pico, petit rouquin d'une dizaine d'années à la langue bien pendue, a le sens de la répartie aiguisé. Cousin éloigné du Petit Nicolas sur le plan graphique, il possède une certaine parenté, au mental, avec les Peanuts et Mafalda. Autant d'influences revendiquées par ses créateurs, croisés récemment au Salon du livre de Genève. «J'ai toujours adoré les dessins de Sempé, et globalement tout ce qui porte un regard ironique et ingénu sur la vie», raconte Alexis Dormal.

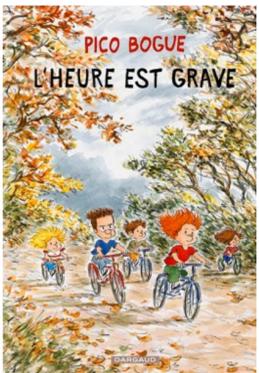
Haïkus plein d'humour

En famille, dans la campagne bruxelloise, le futur diplômé d'une école... de cinéma devrait de la BD humoristique. Aux séries précédemment citées, il ajoute «Calvin et Hobbes», autre source potentielle d'inspiration. «On partage une même vision de l'existence, à la fois extrêmement rêveuse et terre à terre, optimiste et pessimiste», précise Dominique Roques. Liés par l'idée que l'univers de l'enfance recèle autant sinon davantage de richesse que bien des élucubrations d'adultes, la mère et le fils s'entendent comme larrons en foire. «On se connaît, on s'adore, on va dans le même sens.»

Elle, en Belgique, écrit sur des bouts de papier – «des tickets de caisse parfois» – différents haïkus pleins d'humour, qu'elle appelle «mes petits sketches». Un bouillonnement d'idées véhiculé par des dialogues ciselés. Passionnée depuis toujours par l'étymolo-

gie, elle aime jouer sur le langage. «Je me souviens d'un gros dictionnaire Larousse illustré que j'adorais feuilleter, toute petite déjà.» Son goût pour la rhétorique et la logique ainsi que son érudition rejaillissent sur ses personnages.

Lui, à Paris, interprète avec bonheur les rires teintés de tendresse que lui tricote sa complice, qu'il appelle simplement «maman». «Je reconnais sa petite musique à chaque fois», constate-t-il avec un sourire. Reste à mettre les mots en images. «Je lui propose un crayonné, elle refait parfois certaines répliques»,



Pico Bogue et sa petite sœur, Ana Ana, face aux embruns, sur les pages de garde de leur nouvel album. À l'aquarelle, Alexis Dormal aime offrir une vaste palette d'émotions dans cette série écrite par sa mère. ED. DARGAUD

explique le dessinateur. Les allers et retours peuvent se révéler nombreux avant que Dormal n'empoigne ses pinces et ses couleurs. «Je travaille à l'aquarelle, une technique qui me permet de garder un côté très frais, d'éviter la mièvrerie. J'essaie de puiser dans mes souvenirs ces instants d'intimité vécus dans une chambre de gosse, ou l'émerveillement qu'on peut ressentir face à la nature.»

Gravité souriante

Sur les pages de garde de son nouvel album, Pico Bogue et sa petite sœur, Ana Ana, font face aux embruns, puis se laissent décoiffer dans un champ de hautes herbes battues par le vent. «L'heure est grave», annonce le titre de ce onzième opus. Mal en point, le grand-père de nos jeunes héros a été victime d'un malaise. Angoisse: leur «Papic» va-t-il mourir? «On a voulu montrer qu'il ne faut pas avoir peur d'aimer. Même si l'être aimé doit un jour disparaître», expliquent les auteurs, qui ont envie d'exprimer toute la palette des émotions dans leur série. Bien vu. Au-delà du rire, ce sont aussi ces moments de gravité souriante qui font tout le charme de «Pico Bogue».

«Pico Bogue: l'heure est grave»

Alexis Dormal et Dominique Roques. Éd. Dargaud, 48 p.

«Ana Ana: papillons, lilas et fraises des bois», même auteurs. Éd. Dargaud, 28 p.

Sur le chemin ardu des fugues romantiques

Avec une confiance en soi qu'il honore, Estelle Revaz construit sa carrière autour de projets ambitieux qui la font progresser. Son parcours discographique est surprenant: après «Cantique» avec orchestre, qui présentait des pages modernes et contemporaines, puis «Bach Friends» pour violoncelle solo, entrelaçant les mouvements de suites de Bach d'interludes contemporains, la Valaisanne aborde le répertoire pour violoncelle et piano avec la complicité de François Killian. Là encore, Estelle Revaz ne choisit pas la facilité. La dernière sonate de

Beethoven est la plus ardue des cinq et se termine sur une fugue monumentale dont se souviendront Brahms et Strauss dans leurs sonates respectives. Il faut attendre Brahms pour que le «Grancino» résonne à plein jeu, et Strauss pour les plus beaux débordements de séve. À Coppet, le tandem se fait trio dans Brahms, avec la violoniste Lena Neudauer. **M.Ch.**

Coppet, Château
Dimanche 26 mai (15 h)
rencontrescoppet.ch

Notre sélection

Anthologie



Pourquoi, plaide Pascal Aquien, lire Oscar Wilde (1854-1900)? «Icône gay et martyr laïc», il dynamite surtout les codes de son époque, et pas les usages sociaux. Ce recueil, via des contes, nouvelles et lettres, propose de suivre un cheminement créatif, qui semble «sculpter» la matière du grand roman de Dorian Gray. Car esthétique jusqu'au bout de ses noeuds de cravate, l'Anglais «à l'indolence affichée» ne flambe pas qu'avec des aphorismes séduisants. Le brillant causeur se vult en conteur profond, et sous le vernis caustique, alimente sans cesse son personnage à la source la plus intime. Complétée d'échos de presse, caricatures, etc. cette exploration originale saute ainsi du futile au grave. Suave. **cle**

«Rien n'est vrai que le beau»
Oscar Wilde
Éd. Quarto, 1241 p.

Essai



Jean-Claude Ellena séduit par un savoir fruité qui note que la mandarine tient son nom de la robe des mandarins, ou un humour piquant qui cite Flaubert et «l'eau de Paris qui donne la colique» quand il aborde le chapitre CQ One. Son histoire de la Cologne sent bon l'anecdote mais assure aussi un sillage moins qu'éphémère par sa sérieuse architecture. De Jean-Marie Farina qui l'inventa, à Frédéric Malle qui la fouette avec une impertinence moderne, le maître des Jardins d'Hermès vagabonde à travers une trentaine de créations historiques. Durant trois siècles, la Cologne témoigne des mœurs, impériale maîtresse ou maternelle empreinte. À vérifier cet été au Musée de Grasse sur la route des vacances. **cle**

«La fabuleuse histoire de la Cologne»
Dirigé par Jean-Claude Ellena
Éd. Nez Culture, 192 p.

Roman



Philippe Besson n'en finit pas avec Paul Darrigrand. L'auteur français avait déjà consacré à son amant étudiant son dernier livre, «Un certain Paul Darrigrand», et il le reconvoque pour une nouvelle autofiction. Philippe et Paul se retrouvent dix-huit ans plus tard à Montréal le temps d'un dîner. Lui vient avec son jeune amant insouciant, Paul avec la femme qui l'a inventé, à Frédéric Malle qui la fouette avec une impertinence moderne, le maître des Jardins d'Hermès vagabonde à travers une trentaine de créations historiques. Durant trois siècles, la Cologne témoigne des mœurs, impériale maîtresse ou maternelle empreinte. À vérifier cet été au Musée de Grasse sur la route des vacances. **cle**

«Un dîner à Montréal»
Philippe Besson
Éd. Julliard, 198 p.

Polar



Un premier roman à 40 ans. La Japonaise Maiko Kato, ancienne chargée d'études gouvernementales, vit aujourd'hui à Paris pour se consacrer à l'écriture. Après avoir travaillé dans un grand groupe de communication nippon et avoir réalisé une enquête sur les maisons closes du quartier de Tokyo, elle livre un polar complexe, mêlant deux affaires que tout semble éloigner. Celle d'un banquier retrouvé pendu en 2014 où le policier soupçonne un lycéen. Et celle d'une femme retrouvée morte cinq ans plus tard, portant de mystérieux messages. Entre prostitution et mafia japonaise, thriller et histoire d'amour, on pénètre dans le monde pas si policé de l'Empire du Soleil levant. **dmg**

«À l'ombre de l'eau»
Maiko Kato
Éd. Seuil, 416 p.

Blu-ray de la semaine

Après «Charles mort ou vif» (1969), considéré par la critique parisienne comme le plus bel enfant de Mai 68, le cinéaste genevois Alain Tanner obtient un véritable succès populaire avec «La salamandre».

Un talentueux? «Quand j'ai vu le film en salle, j'ai trouvé que le public riait beaucoup trop. D'accord, il y a des choses drôles, mais il y avait trop d'appels du pied, trop de séduction à mon avis», confiait-il, il y a plus de trente ans. Doté de riches bonus (notamment un portrait de Tanner par le réalisateur Jacob Berger) et d'un livret de 16 pages, un combo DVD-Blu-ray permet de revenir sur l'un des films fondateurs de l'âge d'or du cinéma romand, cette fabuleuse période marquée par Tanner, Soutter, Reusser et Goretta. «La salamandre» tourne autour de Rosemond, l'inoubliable Bulle Ogier. A-t-elle tenté de tirer sur son oncle? Le

procès se boucle sur un non-lieu. Deux ans plus tard, un journaliste (Jean-Luc Bideau) et un écrivain (Jacques Denis) reprennent l'affaire. Rosemond travaille désormais dans une usine de saucisses.

Tanner filme pour rattraper le réel qui s'effiloche dans ses mains. Par la même occasion, il s'interroge, nous interroge, sur la société, cette Suisse à la fois figée dans ses certitudes et bousculée par la mue industrielle. Au-delà de sa thématique sociopolitique, «La salamandre» est surtout un sublime portrait de femme en noir et blanc. Avec ses films, Alain Tanner n'a pas la prétention de changer le monde. Mais il croit à des changements. Le temps lui a donné raison.

Bernard Chappuis

«La salamandre»
Alain Tanner
Distr. Tamasa Diffusion